

AU REVOIR, MR CHIPS DE SAM WOOD



RÉSUMÉ

1928 : pour la première fois en cinquante-huit ans, Mr. Chipping, professeur de latin à l'école de Brookfield, manque la rentrée des classes à cause d'un rhume. L'après-midi même, assoupi, il rêve à ses cinquante-huit années de carrière à Brookfield.

1870 : Mr. Chipping fait sa première rentrée scolaire, et subit la malice des élèves. Sermonné par le directeur, il impose alors une certaine autorité, mal reçue par les jeunes gens. Les années passent : Mr. Chipping est un professeur aussi sérieux que solitaire, connaissant peu de divertissements et d'imprévus. Un jour, alors qu'il a déjà plus de quarante ans, son collègue d'allemand, Max Staefel, originaire d'Autriche, lui propose de l'accompagner dans son pays natal pour les vacances, afin d'y faire de la randonnée. Perdu dans le brouillard, en pleine montagne, il rencontre Katherine Ellis, une jeune anglaise qui fait le tour de l'Autriche en bicyclette avec une amie. Mr. Chipping, aux manières très classiques, est à la fois effrayé et séduit par la modernité de la jeune femme. Après des vacances idylliques, incluant croisière sur le Danube et bal viennois, alors que Kathy s'apprête à rentrer à Londres, il la demande in extremis en mariage.

L'arrivée de Kathy à Brookfield change profondément le quotidien du professeur : il est désormais Mr. Chips, renommé pour son humour et pour le thé qu'il offre le dimanche à ses élèves. La mort de Kathy en couches met fin à cette période de bonheur et jette une ombre sur Brookfield.

1914 : alors que Mr. Chips décide de prendre sa retraite, la Première Guerre Mondiale éclate. Nombre de jeunes gens de Brookfield, ainsi que des professeurs, y trouvent la mort. Face à la pénurie de personnel, Mr. Chips est rappelé afin d'exercer la profession qu'il convoitait depuis son plus jeune âge : directeur de l'établissement. Les années passent, les morts s'accumulent, parmi lesquels Max, son ami autrichien.

1933 : Mr. Chips reçoit un nouvel étudiant pour le thé, Colley, qu'il avait connu nourrisson, alors que son père, qui avait aussi été son élève, était parti au front en lui demandant de veiller sur lui. Saisi par l'émotion, voyant défiler devant lui les visages de tous les garçons qu'il a connus, il finit par mourir, paisible, dans son lit.

ANALYSE

Au revoir, Mr Chips, est une production de la Metro-Goldwyn-Mayer britannique, réalisée par un américain, Sam Wood, qui, la même année, contribue à la réalisation de *Autant en emporte le vent* (non-crédité). Il s'agit de l'adaptation d'une nouvelle du même nom, publiée par James Hilton en 1934 à partir de la vie d'un professeur qu'il a lui-même connu. Par souci d'authenticité, les scènes se déroulant dans l'école sont tournées à la Repton School, un établissement fondé en 1557. Les élèves de l'école y passèrent l'été pour participer au tournage et y jouer leur propre rôle.

La performance de Robert Donat, traversant plusieurs âges de la vie pour interpréter Mr. Chips, fut saluée par l'Oscar du meilleur acteur. Il passa ainsi devant Clark Gable, nommé pour *Autant en emporte le vent*.

Le film, réalisé en 1939, s'affirme comme une véritable apologie de la paix : dans un contexte de guerre imminente, la dernière partie du film nous rappelle le poids humain de celle-ci, et les blessures qu'elle engendre. La paix annoncée est fêtée par tous, et les pertes humaines déplorées. Mais la volonté pacifique se marque avec plus de poids encore à travers le personnage de Max Staefel, un autrichien qui fait découvrir à Mr. Chips, et au spectateur de 1939, son pays natal. La bonhomie de son caractère, son rôle central dans la rencontre avec Kathy, en font un personnage attachant. À la fin du film, Mr. Chips pleure publiquement la mort de son ami, pourtant mort en combattant au sein de l'armée ennemie, ce qui provoque l'étonnement de ses élèves. Il faut néanmoins remarquer que ce regard bienveillant vers l'Autriche, alors que l'Anschluss a eu lieu quelques mois plus tôt, est atténué par une affirmation sans nuance de la légitimité de la guerre pour la défense de la patrie (lecture de l'épisode de la bataille contre les Germains de *La Guerre des Gaules* de Jules César, punition d'un élève s'insurgeant contre la couardise des professeurs qui ne sont pas au front, etc.). *Au revoir, Mr Chips* témoigne donc d'un pacifisme réaliste, soucieux d'éviter la guerre mais non à n'importe quel prix, dans la continuité des convictions politiques de l'époque.

EXTRAITS DE PRESSE

« Au dernier trimestre, les studios britanniques ont produit *Au revoir, Mr. Chips*. Pour autant qu'il soit possible d'avancer quelque vue sur le film, j'aurais pensé que cette histoire se montrerait trop ténue, d'une atmosphère trop allusive pour produire une adaptation réussie. Mais j'avais

tort. Le film capture l'atmosphère du livre avec une fidélité étonnante. Il faut remercier Robert Donat pour cela, qui interprète brillamment l'aimable professeur. Sa tâche lui est rendue plus aisée par la finesse du scénario et l'intelligence de la mise en scène. Il n'y a pas une seule fausse note parmi toutes les scènes d'école, qui nous rappellent encore et encore, avec fierté et honte, les indigestions de latin et de maths. C'est un récit sentimental, le conte d'un pédagogue timide, avec ses espoirs et ses déceptions, son amour tardivement éclos et l'affection ultime de ses élèves et de ses collègues, qui vient couronner une vie de service pour laquelle il fut peu remercié, hormis par quelque émotion occasionnelle dans la mémoire de ceux dont il fut le professeur. Donat nous embarque à travers cette vie, avec son décor de jeunes écoliers, de jeux, de travail et même de guerre, et nous donne une image exacte de l'homme décrit par Hilton. Les scènes d'amour sont particulièrement bien faites, et Greer Garson, dans le rôle de Mme Chips, nous livre une performance d'une grâce et d'un charme exquis. »

« Death always win », par Alan Page, in *Sight and Sound*, vol.8 n°30, été 1939

« Voici de nouveau – vous vous souvenez de *Pygmalion* ? – un film américain de production anglaise qui a tout d'un produit domestique. On vous entend déjà nous sermonner pour avoir utilisé le mot « américain » - sachant à quel point *Pygmalion*, et de même *Mr Chips* -, était anglais ; mais il faut bien rendre à César ce qui est à César. Après tout, la Metro-Goldwyn-Mayer, les producteurs, sont essentiellement américains, et ils sont à l'origine de ces deux films. Et c'est parce qu'ils ont l'intelligence de filmer ce film essentiellement britannique dans sa terre natale que le film a eu un tel succès. (...) »

« Picture parade », *Motion Picture Magazine*, août 1939

« (...) Du particulier, c'est-à-dire de l'aventure après tout assez banale qui compose les jours d'un professeur, nous arrivons sans nous en apercevoir au général, c'est-à-dire à l'histoire de l'âme et de l'esprit collectifs d'un établissement d'éducation et d'instruction, j'allais dire à l'histoire d'une classe de la société anglaise. Je sais bien que, par un touchant atavisme, les meilleurs films sur l'Angleterre ont été faits aux États-Unis ; je sais aussi que, très consciencieusement, Sam Wood est venu tourner aux environs de Londres toutes ses scènes collégiennes, mais ces renseignements ne me font qu'admirer davantage la simplicité du moyen par quoi le metteur en scène me montre à la fois les changements extérieurs que les générations successives apportent dans la respectable maison et la survie des traditions essentielles de la culture de l'esprit et du cœur. Des jeunes gens qui passent, vêtus et coiffés selon la mode de l'époque, et disent leur nom au professeur, lui-même coiffé et vêtu selon les modifications qu'impose l'évolution des mœurs professorales, les mêmes noms qui frappent l'oreille une fois, deux fois, cinq fois, parce que, de père en fils, on vient faire ses études dans le vieux collège, il n'en faut pas davantage pour effeuiller le calendrier de cinquante années, pas davantage pour créer l'atmosphère jeune et

antique de l'établissement. Comment ne pas admirer l'imagination de celui qui fit cette trouvaille qui, pour moi, domine dans ce film, imagination merveilleusement visuelle, donc cinématographique.

(...) Dans les heures d'angoisse qui nous oppressent depuis des mois, la vue de *Mr. Chips*, mais surtout celle de son collègue, est un repos. Et comme on voudrait que notre cinéma, s'il doit vivre – et il faut qu'il vive malgré tout – nous offrît quelques-uns de ces repos-là. Il y a longtemps que nous les réclamions. Nos meilleurs metteurs en scène s'obstinaient dans le noir, comme si, hélas ! la réalité ne devait pas bientôt l'être davantage. Qu'ils nous épargnent maintenant et qu'ils veuillent bien penser que nous comptons beaucoup sur eux pour ressusciter quelques-uns des rêves que les bombes et les obus qui sillonnent l'air du monde assassinent tous les jours ».

« La meilleure leçon de Mr. Chips », par René Bizet, *Pour Vous*, n°584, 24 janvier 1940

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Sam Wood
Scénario : R.C. Sherriff, Claudine West et Eric Maschwitz, d'après le roman de James Hilton
Production : Victor Saville
Société de production : Metro-Goldwyn Mayer British Studios Ltd.
Photographie : Freddie A. Young
Ingénieur son : A. W. Watkins et C. C. Stevens
Musique : Richard Addinsell et Louis Levy
Montage : Charles Frend

Distribution :
Mr. Chips : Robert Donat
Katherine Ellis : Greer Garson
Max Staefel : Paul Henreid
Peter Colley enfant : Terry Kilburn
Peter Colley jeune : John Mills
Flora : Judith Furse

Durée : 114 minutes
Date de sortie en France : 27 décembre 1939